

Lectures Freudiennes, septembre 2013

Le contexte du Séminaire de Lacan

« Avant et après 1968 »

Daisy Seidl et Alain Grosrichard

Renato Seidl : Nous allons travailler aujourd'hui la période de 1965 à 1971.

Après la rupture avec l'IPA, il y eut trois dates importantes dans le mouvement :

- Le 21 juin 1964, date de l'Acte de Fondation de l'Ecole de Lacan,
- Le 9 octobre 1967, date de la *proposition d'octobre* : moment de naissance de la Passe, également période de conflits et de malentendus se renouvelant régulièrement. À partir de 67, des problèmes justement avec ceux de la Société Française de Psychanalyse qui ont rejoint Lacan,
- Ce qui a abouti en mars 69 à la création du *Quatrième Groupe* avec Piera Aulagnier, Valabrega et Perrier.

Bien sûr, l'un des points les plus marquants de cette période (non lié à la psychanalyse) : mai 68 qui a eu des répercussions dans le Séminaire, les textes, dans ce qui est devenu le texte du Séminaire de Lacan, et tout aussi bien dans sa pensée.

En 64, lorsqu'il a créé l'Ecole, il y eut un groupe qui venait de l'ENS, un groupe de quatre pour commencer : Alain Grosrichard, Jacques-Alain Miller, Milner et Régnauld. C'était une nouveauté : des membres d'une école, et n'étant pas obligatoirement cliniciens. Ce fut donc une rencontre pour le moins délicate, tout autant qu'avec les cliniciens.

Nous avons le plaisir de recevoir justement Alain Grosrichard.

Vous êtes membre honoraire de l'ASREEP, Professeur Honoraire de la Faculté de Genève, vous avez écrit toute une série de livres autour de la littérature et de la psychanalyse, et vous êtes spécialiste de l'oeuvre de Rousseau.

Pour l'introduction, Daisy De Avila Seidl, que vous connaissez bien, membre de l'ASREEP et enseignante de l'Antenne Clinique de Genève.

Marlène Belilos devrait être parmi nous pour faire des commentaires.

Je pense qu'elle est dans le train, elle arrivera peut-être pour les commentaires, je ne sais pas si elle pourra commenter ce qu'elle n'aura pas entendu ! Nous verrons.

Je passe la parole à Daisy.

Daisy Seidl : Je vais parler de l'ambiance contextuelle des événements précités, puis des apports de Lacan à la psychanalyse pendant cette période.

Les années soixante ont été caractérisées par l'affirmation de la jeunesse.

En 67, l'usage de la pilule contraceptive en France a initié un grand changement social, parallèlement à l'usure de la république gaullienne ..

Tout cela a commencé par une importante prise de conscience par la population de la société moderne.

Les aînés étaient suspects.

Et Jack Weinberg, membre du *Free Speech Movement*, que l'on pourrait traduire par *Mouvement pour la liberté d'expression*, et qui est le phénomène enivrant de la prise de parole, a marqué cette génération par la phrase

- *Ne faites pas confiance à quelqu'un de plus de trente ans* -.

Cette phrase a été utilisée par Marcus Valle, compositeur brésilien qui a fait date, et chanté par la jeunesse dorée d'Ipanema,

Et qui disait

« Méfiez-vous de quelqu'un qui a plus de trente robes, plus de trente cruzeiros ..»

Trente était la limite, et une économie de marché qui finalement s'ajustait parfaitement à la jeunesse.

Je pense tout de même que les choses ont plus ou moins commencé (comme souvent) en 64 aux Etats-Unis.

Le magazine *Time*, selon l'historien Ronald Creagh, fixe l'épicentre du mouvement hippie dans le quartier de *Haight-Ashbury Independent Property*, H.I.P.

En 1967, le *San Francisco Chronicle* annonce en première page que cent mille hippies vont envahir San Francisco l'été à venir.

Ils l'ont donc annoncé un an avant.

Nous pouvons voir le film de cette invasion dans le documentaire *The Substance*, réalisé en août 2011 par le Suisse Martin Witz, où il parle d'Albert Hofmann, ce bâlois qui découvrit le LSD en 1943.

Dans ce documentaire le cadre environnemental est bien reproduit, et cela s'est passé ainsi : dans les rues bondées de gens, on distribuait gratuitement de la nourriture, des soins et du LSD ! Déjà interdit par Nixon en 1966.

L'évènement de l'été fut le rassemblement de Monterey et la musique des Beatles, *All you need is love*.

Le *Flower Power* était né et a inspiré la comédie musicale *Hair*, contre la guerre du Vietnam. À Paris, en 1969, je l'ai vue chantée par Julien Clerc, les artistes se déshabillaient sur scène et se promenaient nus au milieu du public.

En août 69, Woodstock laissait une trace indélébile de cette jeunesse s'amusant dans la boue, jouant dans une insouciance enviable.

En littérature, Aldous Huxley donne le ton avec son livre paru en 1954, *Les portes de la perception*, où il prône l'usage de drogues pour atteindre une nouvelle perception du monde, préliminaire à un sentiment de plénitude et de communion avec le cosmos.

Donc contestation et refus de l'ordre établi, explosion de mouvements de révolte.

L'idéal centré sur la liberté, une sexualité sans tabou et la musique, beaucoup de musique, avec des nouveautés résultant d'expériences faites par l'électrification des instruments.

Dans cette esthétique psychédélique, véritable insurrection de l'imaginaire, la France n'est pas restée en rade avec mai 68 et ses slogans tagués sur les murs

- Les murs ont la parole

- Vivre sans temps mort et jouir sans entrave
- Prenez vos désirs pour la réalité
- L'imagination prend le pouvoir
- Sous les pavés, la plage
- Il est interdit d'interdire
- Soyez réalistes, demandez l'impossible

Et à Lausanne un peu plus tard

- Rasez les Alpes qu'on voit la mer

Plus pointu encore

- Rasez la cathé qu'on voit le CHUV
qui venait d'être inauguré en 1970 (la partie la plus ancienne).

Dans cette mouvance où avoir plus de trente ans était suspect, les sociétés de psychanalyse n'ont pas été épargnées, et les critiques concernant leurs théories, notamment le complexe d'Oedipe et son universalité, sont ancrées dans le collimateur des attaques acerbes, en particulier celles de Deleuze et Guattari avec leur ouvrage de 1972, *L'Anti-Oedipe*. Selon ces auteurs, l'IPA avait écrit sur sa porte

« Nul n'entre ici s'il n'est pas Oedipien »

diluant la formidable trouvaille de la psychanalyse, les objets partiels.

Mais pas Lacan qui, malgré son âge (plus de soixante ans à l'époque) dira dans son *Séminaire VIII sur le Transfert* (1960 - 61)

« La fonction de l'objet partiel est une des plus grandes découvertes de l'investigation psychanalytique ».

Il y avait là une trouvaille, dira Lacan, mais notre premier effort était de l'interpréter en pointant vers une dialectique de la totalisation, de le tourner en « objet plat, l'objet rond, l'objet total, le seul digne de nous, l'objet sphérique sans pieds ni pattes, le TOUT de l'autre où, comme chacun sait, irrésistiblement notre amour se termine, trouve son achèvement. »

Avec le concept de machines désirantes, Deleuze et Guattari se demandent pourquoi on rabat le jeu des machines désirantes au code restreint de l'Oedipe, et en encadrant la vie de l'enfant dans l'Oedipe, en faisant des relations familiales l'universelle médiation de l'enfance, on se condamne à méconnaître la production de l'inconscient-même et des mécanismes collectifs qui dévoilent l'inconscient.

Donc la question du politique devient une grande force dans ces années-là.

Car, disaient-ils, l'inconscient est orphelin et se produit lui-même dans l'identité de la nature et de l'homme.

Deleuze et Guattari mettent en question l'oedipianisation forcenée à laquelle se livrait la psychanalyse à cette époque. Il fallait faire sauter le carcan de l'Oedipe et retrouver partout la force des productions désirantes, renouer à même le Réel le lien de la machine analytique, du désir et de la production. Car l'inconscient lui-même n'est pas plus structural que personnel, il ne symbolise pas plus qu'il n' imagine ou ne figure.

Ce sont les mots de Deleuze et Guattari.

« Il (l'inconscient) machine, il est machinique, ni imaginaire ni symbolique, il est le Réel en soi, le Réel impossible et sa production ».

Ces mots de Deleuze et Guattari nous font penser à l'inconscient *automaton*.

Dans le livre *L'anti-Oedipe*, ils citent Lacan (*Séminaire XVII*, 1970, petite note en bas de page 62).

Je n'ai pas retrouvé exactement cette citation.

« Ce n'est tout de même pas parce que je prêche le retour à Freud que je ne peux pas dire que Totem et Tabou c'est tordu. C'est même pour ça qu'il faut retourner à Freud. Personne ne m'a aidé pour qu'on sache ce que c'est, les formations de l'inconscient ... Je ne suis pas en train de dire que l'Oedipe ne sert à rien, ni que ça n'a aucun rapport avec ce que nous faisons. Ça ne sert à rien aux psychanalystes, ça c'est vrai ! Mais comme les psychanalystes ne sont pas sûrement des psychanalystes, ça ne prouve rien ... Ce sont des choses que j'ai exposées en leur temps ; c'était un temps où je parlais à des gens qu'il fallait ménager, c'était des psychanalystes. J'ai parlé à ce niveau-là de la métaphore paternelle, je n'ai jamais parlé de complexe d'Oedipe. »

Il le disait déjà dans le *Séminaire IV*.

Or Lacan, déjà dans son *Séminaire XI* en 1964, analysera ce qu'il va nommer l'*inconscient freudien*, l'inconscient transférentiel, et introduira la notion d'inconscient comme fêlure, connectée au réel, dans une ébauche de la notion de l'inconscient réel.

Et il reprendra dans son *Séminaire XVII*, celui de 1969/70, *L'envers de la psychanalyse*, dans la partie *Au-delà du complexe d'Oedipe* (leçon du 11 mars 1970, *Oedipe, Moïse et le Père de la Horde*) concluant le séminaire du jour en précisant qu'il propose l'analyse du complexe d'Oedipe comme étant un rêve de Freud.

Il y avait une sorte de quiproquo dans le séminaire, il le dit.

Marie-Claire B. lui dit qu'il avait parlé le premier de cela .. Il s'agit d'un article paru dans une revue, où Lacan dit - *oui mais ce n'est pas tout à fait cela ..* -

En parlant de père, il discute sur la paternité de cette annonce.

Il reprendra en 1969/70 ce qu'il avait commencé dans son *Séminaire IV* (1956/57), alors que le kleinisme battait son plein, une reconfiguration de l'Oedipe, avec son schéma mère-enfant : il introduit le phallus, comme quatrième place dans le triangle oedipien.

Dans le *Séminaire XVII*, leçon VI du 18 février 1970, il énonce que ce fameux complexe d'Oedipe « est strictement inutilisable, sauf de ce grossier rappel de valeur d'obstacle de la mère pour tout investissement d'un objet comme cause du désir. »

Donc il s'agit de la question de la cause du désir, les objets comme cause du désir (dont il parlait déjà dans les autres séminaires) qu'il conceptualise d'une manière beaucoup plus formelle dans le *Séminaire XVII*.

Et il rajoute à la séance suivante (celle du 11 mars) :

« Qui, à notre époque, peut même songer un instant à arrêter le mouvement d'articulation du discours de la science au nom de quoi que ce soit qui puisse arriver ? Déjà les choses, mon dieu, sont là. Elles ont montré où on va, de structure moléculaire en fission atomique. Qui peut penser un instant que puisse s'arrêter ce qui, du jeu des signes, de renversements des contenus en

*changement de places combinatoires, sollicite la tentative théorique de se mettre à l'épreuve du réel, de la façon qui, en révélant l'impossible, en fasse jaillir une nouvelle puissance ?
Il est impossible de ne pas obéir au commandement qui est là, à la place de ce qui est la vérité de la science.*

.... Continue. Marche. Continue à toujours plus de savoir ... »

Donc je suppose que Deleuze et Guattari ont assisté à plusieurs séminaires de Lacan, et qu'ils étaient présent lors du *Séminaire VII*. Lacan a certainement influencé le concept de machines désirantes.

Dans le *Séminaire XVII*, ce passage du mythe de l'Oedipe à la structure, avec cet instrument d'analyse des quatre discours, est devenu une contribution majeure de Lacan à la théorie psychanalytique, et inaugure un autre type d'investigation encore utilisable aujourd'hui dans les cures.

Au lieu de papa-maman, grand-papa grand-maman, le familialisme de la sainte famille dénoncé par Deleuze et Guattari dans *L'anti-Oedipe*, les questions

- Qui parle ?
- D'où parle-t-il ?
- À qui s'adresse-t-il ?
- Quel est le produit de ce discours ?
- Où se cache la vérité de ce discours ?

nous orientent dans ce que nous appelons aujourd'hui le traitement.

Une autre nouveauté apportée à cette époque par Lacan est le *concept de lathouse*, concept directement articulé à l'objet a.

Un passage intéressant de *L'anti-Oedipe* (page 65) rapporte ce qu'ils appellent un dialogue psychanalytique d'un article, *L'homme au magnétophone*. Ils essaient de donner un exemple de machine désirante, l'intrusion d'une machine désirante dans la séance d'analyse ...

Il s'agit d'un passage écrit par Jean-Jacques Abrahams, et publié dans la revue *Les temps modernes*, en avril 1969.

« Le patient : Tu vois, ce n'est pas vraiment si grave ; je ne suis pas ton père, et je peux crier encore, mais non ! Voilà, c'est assez !

Dr X : Vous imitez votre père pour le moment ?

Le patient : Mais non voyons, le vôtre ! Celui que je vois dans vos yeux

Dr X : Vous essayez de prendre le rôle ...

Le patient : Vous ne pouvez pas guérir les gens, vous ne pouvez que leur refiler vos problèmes de père, dont vous ne sortez pas ; et de séance en séance, vous traitez les victimes comme ça, avec les problèmes du père .. Moi j'étais malade, vous étiez le médecin ; vous aviez enfin retourné votre problème d'enfance d'être l'enfant vis-à-vis du père ..

Dr X : et je téléphonais au 609 pour vous faire partir, au 609, à la police, pour vous faire expulser.

Le patient : à la police ! Le papa, c'est ça ! Et votre papa est agent de police ! Et vous allez téléphoner à votre papa pour venir me chercher ..

Quelle histoire de fou !

Vous êtes énervé, excité, uniquement parce que je sors un petit appareil qui va nous permettre de comprendre ce qui se passe ici .. »

Lacan va aussi nous parler de ces machines, en page 174 de la séance du 13 mai 1970 sur les marches du Panthéon, citation que nous avons mise dans la brochure de l'Antenne Clinique de Genève cette année :

« Qu'est-ce que vous faites avec tout ce que je dis ? Vous enregistrez ça sur un petit machin, et après on fait des soirées où on se lance des invitations

- Y'a une bande de Lacan - »

Une semaine plus tard, le 20 mars 1970, il articule le réel, l'impossible, les *lathouses* et la place de l'analyste (page 190).

La *lathouse* sera l'objet vide. Lacan crée ce signifiant du grec *léthé* (oubli) et *aletheia* (la vérité).

Les *lathouses* représenteront les objets de consommation qui causent le désir.

Elles auront la fonction de porter la vérité. Ce sera à la science de formaliser des objets qui auront le statut de vérité.

Lacan remarquera que le monde est de plus en plus peuplé de *lathouses* :

« Pour les menus objets petit a, que vous allez rencontrer en sortant, là sur le pavé à tous les coins de rue, derrière les vitrines, dans ce foisonnement de ces objets faits pour causer votre désir, pour autant que c'est la science qui vous gouverne. »

Elles sont faites pour compléter le sujet, le débarrassant de sa schize, de sa division.

En même temps, il dira que c'est la position occupée par l'analyste, position impossible à tenir.

Séminaire XVII, page 190 :

« Il est clair qu'il est tout à fait impossible de tenir la position de la lathouse.

Seulement il n'y a pas que cela qui est impossible, il y a bien d'autres choses encore, à condition de donner un sens strict au mot IMPOSSIBLE, c'est-à-dire de ne les déterminer que du niveau de notre vérité formalisée. À savoir qu'en tout champ formalisé de la vérité, il y a des vérités qu'on ne peut pas démontrer. »

Il part là dans un champ de vérité formalisée que je trouve très difficile à discuter, beaucoup explorée par par rapport à ce que l'on ne peut pas dire. Il faut le taire.

Dans la question de l'impossible, il y a tout de même un sens.

Ce n'est pas - c'est impossible - et on en reste là.

Et entre nous et le réel, il y a la vérité, soeur de l'impuissance.

L'impuissance de l'analyste est aussi la sienne.

Dans cette séduction de vérité, l'analyste se mettra en position de représenter, d'être l'agent, la cause du désir.

Donc à l'époque de mai 68, il a formalisé les concepts autour de

- L'objet a,
- Les lathouses,
- L'inconscient réel,
- L'exploration du réel comme topologie : la topologie du trou avec le réel au centre, et des bords avec l'imaginaire et le symbolique pour tenir
- L'analyse des discours.

On peut considérer ces concepts comme une boussole qui nous a orientée et nous oriente toujours dans le grand chambardement qu'ont été ces années-là, années d'avant le sida où toutes les expériences étaient permises.

Souvenez-vous : *Il est interdit d'interdire.*

Cela nous a peut-être aidés à entrer dans le XXI^e siècle, moins déboussolés.

Je ne sais pas si aujourd'hui nous sommes moins déboussolés, ou plus, on dit parfois que nous le sommes plus, je ne le pense pas car nous sommes passés de la société disciplinaire - ce que Foucault et Deleuze ont beaucoup étudié - à une société de contrôle, et les lathouses aident à cette société de contrôle, nous sommes beaucoup plus contrôlés. À l'époque de mai 68, nous étions très libres.

J'ai choisi le titre - *Les murs ont la parole* - pour mon texte car c'était déjà l'un des slogans tagués sur les murs de Paris, et également en référence à la conférence du 6 janvier 1972 donnée par Lacan - *Je parle aux murs* -.

C'est de la réflexion de sa voix sur ces murs (de Sainte Anne), sa résonance, les murs ça résonne, qu'il équivoque avec *sa réson d'être*. À la fin, il dit avoir pu édifier son S barré, son S1, S2 et l'objet a, sa *réson d'être*.

Impossible de ne pas faire le lien avec le penser par soi-même cartésien qui a tant marqué la pensée dans l'enceinte de Vincennes, où j'étais étudiante en 68/69 !

La liberté de penser, la liberté d'expression. Même les murs pouvaient avoir la parole !

Je me réjouis maintenant d'entendre Alain Grosrichard parler de cette illumination qu'a été pour moi Vincennes, mais qui abritait également nombre d'illuminés !

Applaudissements.

R.S : Merci !

C'était vraiment le contexte du général vers le particulier.

Nous avons commencé par la Californie, les hippies, le LSD, pour aboutir à Lacan et son texte-même, en passant par Deleuze et Guattari. Ce qui m'a donné envie non pas de relire mais de lire Deleuze.

À la fin des années 70, j'avais vu Guattari quand il est venu à Rio, à l'hôtel Copacabana bien qu'il Il y ait eu tellement de monde se bousculant pour le voir que Guattari lui-même ne réussissait pas à entrer et disait

- Mais je suis tout de même censé parler !

Personne ne le reconnaissait, et il ne réussissait pas à donner sa conférence !

Tu as aussi parlé de la crise de l'Oedipe. On pourrait presque l'associer à une crise de la famille nucléaire, où mai 68 n'était pas étranger à cette transformation de la famille nucléaire.

Je vous rappelle que le complexe d'Oedipe s'est d'abord appelé complexe nucléaire. Il est strictement lié à la famille nucléaire, père-mère-enfant, et à partir de la deuxième guerre, avec l'augmentation des divorces, des familles reconstituées, cela a donné une grande force aux familles monoparentales à partir de mai 68, la mère seule, toute cette structure nucléaire a commencé à vaciller ...

Alain Grosrichard, je me réjouis de vous entendre.

Alain Grosrichard : Merci.

J'ai évidemment beaucoup apprécié votre ..

Je vous remercie de ce que vous avez dit, qui ouvre des perspectives et balise très bien le chemin.

Quant à moi, je vais prendre les choses d'une manière qui paraîtra anecdotique, de l'ordre du détail, mais vous savez que pour Lacan, au fond, on se perd moins dans les détails, comme on le dit souvent, que dans les généralités, et l'abord de Lacan nous invite à nous intéresser aux détails.

Alors un détail qui, vous allez voir, n'en est pas un.

Ce *Séminaire XVII* intitulé *L'envers de la psychanalyse*, et donné durant l'hiver 1969 et le printemps 70, est illustré par cette photo de Daniel Cohn-Bendit face aux CRS, avec ce regard de l'un sur l'autre qui en dit long ... sans parole ..

Je vais partir de ce qui est présenté dans ce séminaire, établi par Jacques-Alain Miller, comme une annexe avec pour titre *Analyticon*, retranscription de l'un des quatre impromptus que Lacan avait promis de faire, ou s'était engagé à faire, en dehors de son propre séminaire.

À l'époque, il donnait son séminaire à la Faculté de Droit à Paris, je vais y revenir, en face du Panthéon, et il avait décidé - puisqu'à Vincennes venait de se créer un département de psychanalyse - en trainant les pieds, d'aller s'aventurer à Vincennes et de délivrer non pas la suite de son séminaire mais un enseignement, en tout cas une parole à ces étudiants qui étaient, comme il a été dit, dans un état de contestation permanente face auquel Lacan avait à prendre position, ou à chercher quelle place il pouvait occuper.

Cette séance a eu lieu le 3 décembre 1969, je vous en lis le tout début, vous pourrez vous y reporter vous-même.

Voici l'introduction qu'en a donné Jacques-Alain Miller :

[Cette séance eut lieu à Vincennes, centre expérimental universitaire, le 3 décembre 1969. Elle avait été annoncée comme la première de quatre, sous le titre Analyticon, quatre impromptus.]

Et voici les premières lignes :

« Je parlerai de mon égérie, qui est de cette sorte [un chien passe sur l'estrade].
C'est, dit Lacan parlant du chien, la seule personne que je connaisse qui sache ce qu'elle parle - je ne dis pas ce qu'elle dit. »

J'aimerais partir de ce petit détail.

Imaginez Lacan devant une salle comble, peut-être huit cent personnes, invité, s'appêtant à parler et au moment où il parle, par un effet de ce qu'il appelle dans le *Séminaire XI* la *Tuché*, la rencontre - qu'il distingue de *l'Automaton*, de l'automatisme de la répétition - la rencontre qui est toujours rencontre manquée, mais de l'ordre non pas du hasard mais du concept venant du grec, du *Livre II de la Physique d'Aristote*, le concept de *Tuché*, qui s'applique toujours à un sujet désirant, sans très bien savoir ce qu'il désire. Quelque chose va lui tomber sur la tête, une tuile ou autre chose, qui va soit lui signifier qu'il en est fini de ce qu'il cherchait, soit être au contraire le coup de foudre, la rencontre amoureuse etc .

Nous avons ici quelque chose de très lacanien comme dispositif

« Je parlerai de mon égérie, qui est de cette sorte »

Et justement à ce moment-là un chien passe sur la scène, et Lacan va continuer en évoquant ce qu'il appelle son égérie, précisément sa chienne.

Il était, vous le savez, très attaché à cette chienne - une très belle bête - qu'il avait baptisée Justine.

Quelques remarques, à partir de cette rencontre impromptue, qui vont peut-être nous conduire vers le contexte.

Pour ceux qui ont lu ce Séminaire *L'envers de la psychanalyse*, vous savez que Lacan y construit ces petites machines, à savoir ses quatre discours avec quatre lettres, quatre lettres de son algèbre, le S1, le S2, je ne sais pas si le public est familier de cette espèce d'algèbre,

D.S : nous sommes en train d'étudier le *Séminaire XVII* à l'Antenne Clinique de Genève

A. G : bien, mais si vous pouvez l'écrire pendant que je parle, donc le discours du maître et le discours de l'université

Discours du Maître **S1** **S2**
 — → —

 S barré **a**

Je ne vais pas vous faire un cours sur Lacan, ne vous en faites pas !

Discours de l'Université **S2** **a**
 — → —

 S1 **S barré**

Avec S2 en position d'agent.

Il y a quatre discours que Lacan appelle

- Le Discours du Maître
- Le Discours de l'Université
- Le Discours de l'Hystérique
- Le Discours de l'Analyste

Je dis ceci car à deux ou trois reprises, et même peut-être plus dans ce Séminaire, Il évoque ces quatre discours auxquels il donne une importance théorique essentielle, Mais il en parle aussi en s'en moquant, en plaisantant. Il en parle souvent en termes de

- *Ces machins à quatre pattes* -

Cela revient à plusieurs reprises

- *Cette espèce de bestiole à quatre pattes que je vous ai dessinée* - .

Il y a donc là quelque chose d'une sorte de traversée au moment où Lacan vient précisément à Vincennes, pour essayer de faire passer devant son public ce qu'il vient d'inventer, et notamment le Discours Universitaire, une manière d'analyser ce qui se passe à ce moment-là à l'Université de Vincennes, et qu'est-ce en fait que le Réel de l'Université ? au moment où il vient apporter son machin à quatre pattes ...

Voilà une bête à quatre pattes qui passe ! Toute vivante ! Et qui parle !

Pas celle-là mais Justine !

Quelques lignes plus loin, Lacan dit ..

Je vous lis le passage car je trouve ce début d'une sorte de lacanisme essentiel tout à fait frappant :

Le fait de sauter sur quelque chose qui se présente sous ses yeux, et de construire son discours à partir de cette rencontre.

Parlant de sa chienne, dont il dit :

« C'est la seule personne que je connaisse qui sache qu'elle parle - je ne dis pas qui sache ce qu'elle dit. »

Distinction entre parler et dire, que l'on pourrait explorer plus loin.

« Ce n'est pas qu'elle ne dise rien - elle ne le dit pas en paroles. »

On pourrait reprendre exactement cette formule à propos de ses quatre discours car précisément (ce qui d'ailleurs n'a pas été compris) l'énormité de ce qu'il avance avec ses quatre discours est la suivante : Il appelle discours précisément des écritures. Qui ne parlent pas.

Le discours que Lacan va essayer de fourguer à son public, c'est un discours sans parole et qui, pourtant, dit quelque chose.

Alors il évoque sa chienne

« Elle s'appelle Justine, c'est ma chienne, elle est très belle, et vous l'auriez entendu parler ... »

Mais elle ne parle qu'à son maître !

Et parlant du chien qui vient de traverser, Lacan ajoute

« La seule chose qui lui manque (à Justine) par rapport à celui (le chien) qui se promène, c'est de n'être pas allée (ma Justine) à l'Université. »

Ce qui, bien sûr, va mettre d'emblée cette Justine en position d'exception par rapport à tous ces étudiants que Lacan va essayer de retourner, mais difficilement.

Et toute la suite de cette entrevue à Vincennes montre que l'affrontement va être passionnant mais n'aboutira qu'à une non-entente totale de la part du public.

Il s'agit d'un contexte - on m'a invité pour parler de contexte - qui peut être historique large, un contexte aussi - comme l'a très bien souligné Daisy - avec des productions philosophiques, théoriques diverses à cette époque, évidemment Deleuze, Guattari, mais aussi Foucault avec *L'histoire de la folie*, et beaucoup d'autres, Derrida ..

Nous en parlerons peut-être dans un second temps, dans la discussion.

Comme l'a rappelé Renato, j'étais moi-même à L'Ecole Normale à partir de 1962, donc j'ai été assez proche, même très proche de ce qui se faisait quand Lacan est venu donner son séminaire à L'Ecole Normale en 64.

Donc, à cette époque, il y avait une très grande activité intellectuelle autour de nous, nous avions une immense chance.

Je ne citerai pas ceux avec lesquels nous avons appris à penser, j'en citerai au moins quelques uns qui étaient à l'Ecole Normale et qui se trouvaient liés, de près ou de loin, à Lacan au moment où il est venu faire son enseignement, notamment Louis Althusser, qui était ce que l'on appelait *caïman* à L'Ecole Normale, c'est-à-dire une sorte de répétiteur. Il habitait dans une petite maison faisant partie de l'Ecole, où eut lieu ce drame avec sa femme ...

Au moment où Lacan allait donner son fameux séminaire sur *Les quatre concepts de la psychanalyse*, Althusser, lui, développait ce qui a également beaucoup marqué la pensée de l'époque : sa relecture de Marx.

Dans les années 60, quand Lacan évoque *il faut relire Freud*, sa relecture de Freud à partir de Saussure, avec la linguistique saussurienne, on peut non pas prolonger Freud etc ... mais, au fond, formuler - de la manière la plus adéquate à ce que Freud cherchait - ce qu'il avait déjà trouvé dans les mots d'esprit, les rapports avec l'inconscient, le lapsus et bien entendu la *Traumdeutung*.

Il y avait donc relecture, côté Lacan, de Freud, et côté Althusser relecture de Marx, et ces deux relectures se sont croisées chez ceux qui étaient leurs élèves.

Je prends par exemple le concept de *lecture symptomale*, formulé par Althusser, qui n'était bien sûr pas sans rapport, ou pouvait se rapprocher de ce que Lacan, par ailleurs, allait développer du symptôme.

D'autres voix étaient présentes pour nous, comme celle de cet historien des sciences, Georges Canguilhem, qui a marqué toute la génération de philosophes de l'époque, Michel Foucault bien sûr qui a fait sa thèse avec lui, et d'autres.

Georges Canguilhem a écrit cet article tout à fait fondamental auquel Lacan se réfère dans *La science et la vérité*, sur - *Qu'est-ce que la psychologie ?* -, analyse critique de l'idéologie sous-jacente à la psychologie de l'époque, tout à fait dans la ligne de ce que Lacan développait du côté de la psychanalyse contre, disons, un versant psychologisant autour de la promotion du Moi etc ... dans la psychanalyse.

Et puis il y en avait d'autres qui nous étaient aussi très présents, et qui ont été très proches des quatre étudiants - Jacques-Alain Miller, Jean-Claude Milner, François Régault et moi-même - qui avons fondé la revue *Les cahiers pour l'analyse*, quelqu'un comme Levi-Strauss dont nous avons publié un article important dans nos *Cahiers pour l'analyse*.

Egalement quelqu'un qui appartenait à ce que l'on a rassemblé sous le titre du structuralisme qui, lui, était spécialiste d'histoire des religions, un nom célèbre, Professeur au Collège de France, Georges Dumézil.

Il y avait donc autour de Lacan quelque chose nous permettant de circuler, nous retrouver et d'élaborer, d'inventer du neuf.

Je parlais là du contexte intellectuel, nous pourrions entrer dans les détails avec plus de rigueur. Je cite simplement quelques noms.

Dans ce que l'on appelle contexte peuvent entrer aussi tous ces signifiants qui, sous les mots de Lacan, prolifèrent en significations.

La pratique de l'équivoque chez Lacan - le calembour, le mot à double, triple ou quadruple sens - est une manière de convoquer du contexte.

On ne va pas en donner des exemples, je voudrais simplement ici signaler que Justine n'est évidemment pas indifférent pour un psychanalyste qui a écrit notamment ce fameux *Kant avec Sade*.

Et si vous avez lu cet article qui était là aussi un paradoxe et une provocation : *Kant avec Sade*, à entendre le *avec* n'est pas simplement main dans la main avec Sade, déjà cela c'était un peu scandaleux. Le Kant moraliste de la critique de la raison pratique, de l'impératif catégorique de la loi morale avec Sade, l'auteur des *Cent vingt journées de Sodome* etc ..

On se disait Lacan va trop loin .. Mais il a toujours été trop loin !

Kant avec Sade, le *avec* c'était le *avec* du scalpel ou du couteau avec lequel on torture quelqu'un pour lui faire avouer ce qu'il cache.

Kant avec Sade, c'était : j'utilise Sade pour faire parler Kant et montrer que derrière sa loi morale se cache un fantasme ...

Laissons de côté les thèses développées dans *Kant avec Sade*.

Alors Justine, c'est Sade, et Sade d'une certaine manière c'est Vincennes.

Aller à Vincennes, c'était prendre une route conduisant à un lieu qui, dans l'imaginaire des étudiants de Vincennes, était extrêmement riche en références.

Dans le donjon de Vincennes, non loin de l'Université, Sade a été enfermé en 1777, il y a écrit les *Cent vingt journées de Sodome* mais aussi *Justine ou les malheurs de la vertu* etc .. Et ensuite l'histoire de Juliette, sa soeur.

Donc Justine évoquée à Vincennes provoque des échos que l'on retrouvera dans le Séminaire, il y a de très belles pages sur Sade et sur son humour, des pages très éclairantes quand on les regarde de près, qui éclairent d'ailleurs ce texte formidable *Kant avec Sade*, publié dans les *Écrits*, il y a deux pages sur l'humour de Sade et sur la distinction entre le Sade théoricien de la jouissance sadique, d'une jouissance qui va au-delà de la mort, et qui est une jouissance du corps divisé en molécules vivantes dans le fantasme de l'un des personnages de l'histoire de Juliette, qui s'appelle Saint-Fond, cette figuration de cette jouissance au-delà même de cette limite à toute jouissance qu'est la mort.

La pulsion de mort conduit vers cette jouissance mortelle. Eh bien chez Sade théoricien, il y a cet au-delà de la mort qui est la limite-même de la jouissance, il invente une jouissance au-delà.

Donc il y a le Sade théoricien qui serait l'ultra sadique et puis le Sade praticien qui, lui, est modestement, humblement masochiste, se repose.

Lacan dit : le Sade qui a vécu et non celui qui a produit ces productions romanesques scandaleuses. Au fond, c'est un brave masochiste qui ne présentait aucun danger. Il se faisait fouetter par son laquais.

Qui ne se fait pas fouetter par son laquais ???!

Alors si j'évoque ainsi le nom de Sade, c'est pour commenter un mot, une phrase de Lacan que je trouve magnifique, précisons car on peut l'entendre à double sens, comme beaucoup de ses formules.

Elle se trouve dans *L'Etourdit*, texte publié en 1973 dans une revue créée par Lacan, *Scilicet*. Lacan y déclare :

« *Ce n'est pas moi qui vaincrai, c'est le discours que je sers.* »

Qui peut presque s'entendre comme un écho d'un vertueux Romain qui se sacrifie pour la République : Ce n'est pas moi qui suis victorieux, c'est la patrie ...

Ce n'est pas moi, Jacques Lacan dans mon individualité, qui vaincrai, à savoir qui permettrai à la psychanalyse de s'imposer, c'est le discours que je sers.

Et il évoque à ce moment-là le discours qu'il a construit quelques années auparavant, le discours de l'analyste, dont il est un servant.

On voit bien en quoi il situe la place de l'analyste comme déterminée par le discours de l'analyse.

Mais l'on pourrait dire aussi bien, pour revenir à cet *Analyticon*, cette séance de Vincennes, *Ce n'est pas moi qui vaincrai, c'est le discours que je sers*, au sens où un garçon de café vous apporterait sur un plateau quelque chose. Un garçon de café, je dirais plutôt le serveur d'un grand restaurant, peut-être d'un restaurant chinois ou japonais.

Lacan avait fait de très belles remarques à ce sujet, sur le restaurant chinois ou japonais où le serveur vous présente un menu écrit en chinois, et à qui vous demandez (ne lisant pas le chinois)

' *Dîtes-moi ce que je désire* '.

Alors *l'autre discours que je sers* entendu ainsi serait une bonne entrée, très sadienne d'ailleurs, à ce qu'il s'est passé ce jour-là devant les étudiants de Vincennes.

Je dis très sadienne car il y a dans la préface des *Cent vingt journées de Sodome* une comparaison faite par Sade, et que je trouve très lacanienne. *Les cent vingt journées de Sodome* sont une sorte de construction systématique de toutes les manières possibles et imaginables de jouir, cataloguées et présentées par quatre historiennes faisant chacune un récit de l'une des perversions. Cela commence de manière très banale, classique pour en arriver à des choses épouvantables.

On a une sorte de catalogue complet de tout ce qui peut se faire comme mode de jouir. Sade avertit son lecteur en disant ' *il faut que tu lises cela même si tu n'as pas beaucoup d'appétit pour ce que je suis en train de te servir* '.

Il a une comparaison avec 'ce que je te sers'.

Sade écrit ceci que je trouve très lacanien du point de vue de la rencontre de l'objet a.

Il tutoie son lecteur :

« Sans doute beaucoup de tous les écarts que tu vas voir te déplairont. On le sait. Mais il s'en trouvera quelques uns qui t'échaufferont au point de te coûter du foutre. Et voilà tout ce qu'il nous faut : provoquer ta jouissance. »

Ma littérature c'est cela, te faire jouir, te donner à jouir ou te permettre de rencontrer l'objet singulier de ta jouissance.

« Si nous n'avions pas tout dit, tout analysé, comment voudrais-tu que nous eussions pu deviner ce qui te convenait ? »

L'objet de jouissance est totalement singulier. Je ne peux pas le deviner a priori. C'est le secret de chacun. Donc il faut essayer de trouver un moyen de proposer la totalité des modes de jouir possibles.

Et donc le lecteur, la brave mère de famille, le père de famille ou le jésuite qui va lire les *Cent vingt journées de Sodome* sera d'abord bien sûr répugné mais

« C'est à toi à prendre ce que je te sers et à laisser le reste. Un autre en fera autant, et petit à petit tout aura trouvé sa place. C'est ici l'histoire d'un magnifique repas où six cents plats divers s'offrent à ton appétit.

Les manges-tu tous ? Non, sans doute, mais ce nombre prodigieux étend les bornes de ton choix, et ravi de cette augmentation de faculté, si tu ne t'avises pas de gronder l'amphitryon qui te régale, alors vas-y, choisis et tu jouiras »

Sade termine en disant :

« et comme ça tu seras philosophe. »

Je crois qu'il y a, ici aussi, dans ce que Lacan apporte à son public quelque chose de l'ordre de ce

- *Vous n'allez rien y comprendre. Vous allez protester etc .. Ce que je vous apporte ce n'est peut-être pas l'objet de votre fantasme mais une vérité sur ce dans quoi vous êtes pris. -*

J'ai d'autres contextes. Celui-ci en était un.

D.S : si vous pouvez continuer dans *l'Analyticon* cette comparaison que vous venez de faire avec *Les cent vingt jours* ..

A.G : oui, mais en gros c'est - *vous ne savez pas ce que vous désirez -.*

Je résume :

Les étudiants sont là, Lacan commence à essayer de parler, et constamment des étudiants interviennent, disant

- Lacan, c'est pas ça qu'on te demande

Ce qui les intéresse est :

- Dis-nous de quel côté tu es

Et on lui rappelle

- En ce moment, de l'autre côté .. dans telle usine, des camarades sont en train de se faire taper sur la gueule par les flics, et tu viens ici nous parler de tes trucs auxquels on ne comprend rien .. Lacan ..

C'est sans cesse un appel de la part des étudiants à sortir de l'Université.

- il faut sortir de l'Université et nous précipiter du côté des camarades qui sont dans les usines, faire la jonction étudiants - ouvriers etc ..

Et Lacan, de manière très astucieuse bien que n'ayant absolument pas le temps de développer, prend à partie le type qui vient d'entrer dans l'auditoire avec huit cent personnes, disant

- Lacan, allez, tais-toi, on n'a pas besoin de toi. Allez les gars, on sort ! On sort !

Lacan lui dit

- *Ah bon, c'est pour dire de sortir que vous venez d'entrer !*

L'autre se trouble quelque peu, et Lacan continue, et là il s'agit d'un début de développement théorique :

- *On ne sort pas du discours de l'université. On n'en sort pas. Il n'y a pas de dehors.*

On aperçoit déjà ce renversement : il ne faut plus penser en termes d'intérieur et d'extérieur, en termes de dedans et de dehors. On voit déjà le Lacan topologue, le Lacan de la bande de Moebius, le Lacan de la bouteille de Klein, le Lacan de ces figures géométriques paradoxales où l'intérieur et l'extérieur ne se distinguent plus.

La bande de Moebius où l'on croit qu'il y a deux faces, un envers et un endroit, et quand on la parcourt, on s'aperçoit qu'il n'y a qu'une seule face, tordue, en huit.

Donc un début de théorisation du discours : on ne sort pas du discours pour aller dans le réel.

Il changera peut-être un peu ensuite, mais nous sommes pris dans un monde de discours, je ne dirais pas l'univers du discours car si c'était un univers de discours, cela voudrait dire qu'il est clos sur lui-même. Or le propre des discours de Lacan est qu'il y a toujours un trou quelque part ..

On ne sort pas du discours de l'université, on ne fait que changer de discours.

Nous autres, parlêtres déterminés par le signifiant, ne sortons pas de ce qui nous détermine : le discours. Pas simplement le blabla, mais le discours comme structure qui nous détermine en fonction de la place que nous occupons comme sujet dans chacun de ces quatre discours, qui nous détermine à parler, à agir de telle manière sans que nous le sachions vraiment. Nous croyons agir librement mais nous sommes agis par la structure.

La structure, les structures sont dans la rue.

On disait cela pour rire du structuralisme de l'époque.

Les structures sont dans la rue.

On ne sort pas du discours universitaire, on change de discours et le dernier mot de Lacan de ce passage (page 239) :

« Si vous aviez un peu de patience (il a été continuellement interrompu) et si vous vouliez bien que nos impromptus continuent, je vous dirais que l'aspiration révolutionnaire (tout le monde a dans la bouche ce mot : révolution), ça n'a qu'une chance d'aboutir, toujours, au discours du maître. C'est ce dont l'expérience a fait la preuve.

Ce à quoi vous aspirez comme révolutionnaire, c'est à un maître. Vous l'aurez. »

Devant huit cent personnes, il fallait du culot pour dire cela !

À ce moment-là, un type intervient :

- *On l'a déjà, on a Pompidou.*

Le Président de la République de l'époque.

Donc on ne sort pas du discours, on change de discours, et finalement ce qui est l'avenir du discours de l'université, le savoir se pose en maître et, en termes lacaniens, agit sur le plus-de-jouir, sur la jeunesse étudiante en train de jouir.

Le savoir universitaire va en faire des sujets barrés, des sujets qui, quelle que soit la révolution qu'ils vont mener, vont se retrouver à l'intérieur du discours du maître et soumis au signifiant maître.

S1 **S2**
_____ → _____
S barré **a**

Le premier signifiant maître d'ailleurs c'est une maîtrise, sans que ces étudiants contestataires ne s'en doutent, c'est le signifiant révolution.

Lacan a toujours entendu révolution (il est très conservateur, voire réactionnaire) non pas au sens de la révolution russe, soviétique etc .. Bien sûr il l'entend ainsi, mais pour lui, le sens auquel on revient toujours, c'est le sens astronomique, le mouvement circulaire qui revient à son point de départ.

Ce sont les révolutions célestes

D.S : les circonvolutions

A.G : pas exactement la circonvolution, mais la gravitation des planètes - si l'on est newtonien, et Lacan était plutôt newtonien - autour d'un foyer elliptique avec un vide quelque part.

On ne va pas développer Lacan et Newton.

C'est cela la révolution quand on veut la faire, et qu'on la pousse jusqu'au bout, c'est le retour du maître.

On n'a pas écrit ici le discours de l'analyste.

Le discours de l'analyste n'est pas le discours qui va mettre fin, s'insérer dans le monde politique pour apporter une révolution politique.

Non. Le discours de l'analyste est celui grâce auquel, précisément, cette illusion par laquelle les sujets se croient libres de se déterminer, de sortir d'un lieu à un autre, cette illusion est d'une certaine manière mise à nu, dénoncée comme un semblant.

Je vais m'arrêter, m'interrompre ici.

Simplement je voulais insister sur ce qui est déterminant chez Lacan dans toute cette période, et même après, c'est cette question de la **place**.

Où suis-je dans la structure pour .. Au fond, là où je suis dans la structure, voilà ce qui détermine ce que je dis.

C'est la place dans laquelle je m'inscris qui détermine ce que je dirai.

Cela a toujours été présent chez Lacan. Il le rappelle au début de son séminaire sur *L'envers* :

Il rappelle que, quand il enseignait à Sainte Anne devant des psychanalystes, il ne disait de loin pas la même chose. C'était de la rigolade, dit-il.

Puis, après son excommunication comme il le dit, il est venu à l'Ecole Normale, où il a parlé à un public d'intellectuels, de jeunes philosophes, cela a été autre chose.

Ensuite il a été expulsé par Monsieur Flacelière, directeur de l'Ecole Normale, il s'est retrouvé à la Faculté de Droit, et là bien sûr un psychanalyste qui vient énoncer quelque chose à l'intérieur d'une Faculté de Droit, cela provoque des effets. Le droit, la loi ...

Quand il se retrouve à Vincennes, là aussi son discours, sa parole changent et ceux auxquels il s'adresse sont aussi modifiés. Il en va de même pour le Panthéon, et je citais l'article *Kant avec Sade*. Le début de *Kant avec Sade*, souvenez-vous-en, Lacan dit : *il est idiot de dire que Sade a été un précurseur de Freud, mais La philosophie dans le boudoir fait, pour moi, que le boudoir sadien est un lieu philosophique au même titre que celui des grandes écoles philosophiques de l'Antiquité, l'Académie de Platon, les Jardins de l'Académie, le Lycée d'Aristote, le Portique, le Stoa des stoïciens, le Jardin d'Epicure ...* Les grands moments inauguraux du discours philosophique, qui est en même temps inséparablement un discours éthique, sont déterminés par des lieux d'énonciation.

Et je crois que Lacan a toujours été attentif à ce jeu de place, de déplacement, et il en a tout à fait tiré les conséquences en disant : Sade n'est pas un précurseur de Freud, mais c'est dans le boudoir que s'est élaborée l'éthique ayant permis, cheminant dans les profondeurs du goût, l'émergence cent ans plus tard de la psychanalyse.

Je m'interromps là-dessus car je suis toujours très bavard !

Applaudissements

Et nous allons pouvoir discuter.

R.S : oui, c'était un véritable plaisir d'entendre parler de Lacan avec l'accent littéraire.

Nous sommes tellement habitués à entendre parler de Lacan entre cliniciens que c'est presque un nouveau monde pour moi ! J'aurais envie de le multiplier ..

Vous avez parlé entre autre de votre rencontre avec Lacan et avec toute une série de personnes de cette époque, mais aussi entre elles, et pas des moindres, à commencer par Althusser qui était pratiquement le responsable de ce groupe de l'ENS.

Par rapport à ce que disait Daisy de Deleuze, ma question est la suivante :

Y avait-il un commerce entre Lacan et Deleuze, ou aucun ? Car Deleuze et Guattari ont beaucoup titillé la clinique et justement en partant non de littéraires mais de philosophes.

D.S : mais Guattari était psychiatre et analysant de Lacan.

Et il a rencontré Deleuze qui, justement, disait du langage que ce n'était pas un système d'information mais de commandement, un système d'ordre.

Deleuze avait donc une position très différente de celle de Lacan, bien qu'il l'ait apprécié et qu'il ait suivi ses séminaires, tout autant que Guattari.

La rencontre entre Deleuze et Guattari a eu pour effet une séparation.

Je n'ai jamais très bien compris l'idée de Deleuze selon laquelle le langage est un système de commandement, un système d'ordre et non d'information. Pour lui, ce n'est pas un discours.

Aujourd'hui on comprend mieux les *quatre discours*, ce système de discours, de l'agent, de l'autre, du symptôme, de la place de l'analyste, de l'objet a. Mais je ne comprends pas pourquoi il prend le langage dans ce système de commandement, qui est le commandement de l'agent

A.G : Deleuze ?

D.S : oui

A.G : en effet, ce n'est pas lacanien cela. Et d'une certaine manière - je ne veux pas me faire l'avocat de Deleuze, il n'a absolument pas besoin d'avocat, c'est un grand penseur etc .. Mais Dans ce *Séminaire, L'envers de la psychanalyse*, Lacan cherche en permanence à définir sa place en tant qu'analyste. Je ne dirais pas qu'il a à régler des comptes mais .. finalement ce n'est pas avec le discours du maître qu'il a à régler ses comptes, mais avec le discours de l'université. Précisément car la psychanalyse est à l'université et le risque est qu'elle (la psychanalyse) soit absorbée par le discours universitaire et le savoir psychanalytique transmis comme de l'histoire, de la géographie ou autre chose.

Alors Lacan règle ses comptes avec le discours universitaire, et dans le discours universitaire ou le discours de l'université, il met en place quelques grands noms, notamment Hegel qu'il définit comme le plus grand universitaire etc ..

Donc le discours de l'université c'est aussi le discours de la philosophie.

Il va, au fond, faire se recouvrir une certaine construction du discours philosophique et du discours de l'université, et en distinguer le discours de l'analyste.

Pourquoi dis-je cela ?

Car au moment où il aura des développements sur le discours de l'université et en même temps sur le discours de la philosophie, il va définir l'un et l'autre en quelque sorte par un terme qu'il écrit la *Je-cratie*. C'est-à-dire le pouvoir du je, mais un pouvoir masqué qui est le signifiant maître du discours universitaire et du discours philosophique. C'est au fond, on le voit encore aujourd'hui quand vous écrivez un article pour une revue etc .. savante ou pour une revue littéraire, il est mal vu de parler en *Je*. On parle en *On*, on parle en *Nous*, mais on ne dit pas *Je*. On ne dit pas *Moi, je pense que*.

C'est un savoir devant lequel on s'efface modestement.

Lacan va faire apparaître que, dessous, il y a du *Je*, et du *Je* qui est au fond la vérité de ce discours presque anonyme.

C'est bien cela qu'il essaye de montrer dans sa lecture de l'histoire de la philosophie et de Hegel.

Finalement le savoir absolu c'est ce moment où l'on arrive, et où l'individualité, la singularité du *Je* se sont complètement effacées.

Mais une certaine lecture du *Cogito* de Descartes c'est aussi cela, c'est un *Je* qui se neutralise dans sa singularité.

Quand je dis - je pense, je suis - je ne dis pas - *Moi, Alain Grosrichard, je pense donc Moi, Alain Grosrichard, je suis -*.

Il s'agit immédiatement d'un *Je* qui est un *Nous*, lequel dépasse toute singularité.

Alors cette *JE-cratie*, au fond on pourrait dire que le discours du philosophe est un discours dont l'usage est ordonnateur, et même un usage de commandement.

Vous êtes d'accord ?

D.S : oui

A.G : à ce propos, car tout ce que je lis chez Lacan éveille chez moi des possibilités de rapprochement, il y a une très belle note que j'ai découverte un jour, par hasard, dans Victor Hugo. C'est une note très lacanienne, super lacanienne même.

Cela se trouve dans un ouvrage magnifique de Victor Hugo, un ouvrage extraordinaire intitulé *Le Rhin*. Il s'agit d'un long récit de voyage sur les bords du Rhin.

Formidable. D'une richesse extrême.

Et Hugo, dans les premières pages, a une note où il fait une remarque sur les coquilles, les lapsus qui échappent à l'écrivain, et que le correcteur de l'imprimerie s'empresse de corriger. Il corrige les fautes d'orthographe etc ..

Et Victor Hugo dit - Eh bien c'est vraiment dommage. Moi, je veux garder mes lapsus. - Il en cite quelques uns dont je vous donne un exemple :

« Puisqu'il en est à rectifier des erreurs, qu'on lui permette de passer des siennes à celles de son imprimeur.

Il va attaquer un peu son imprimeur.

*« Un errata raisonné est parfois utile. Dans la lettre première, au lieu de
- la maison est pleine de voix qui ordonnent -
Il faut lire ce que j'avais écrit moi
- la maison est pleine de voix qui **jordonnent** -*

Et il commente de la manière suivante :

*« Le mot **jordonner** manque au dictionnaire de l'Académie et, selon nous, le dictionnaire a tort !*

***Jordonner** est un excellent mot de la langue française qui n'a pas de synonyme possible, et qui exprime une nuance précise et délicate, le commandement exercé avec sottise et vanité à tout propos et hors de tout propos. »*

Formidable !

D.S : oui, il y a quelque chose du désir qui transparait, n'est-ce pas ?

A.G : oui, il dit - moi j'ai écrit **jordonne** et, au fond, j'ai fabriqué un signifiant (exactement comme Lacan !) et on veut absolument me dire que je parle mal le français, cet imbécile d'imprimeur me supprime cela, et je dis que j'ai inventé un signifiant qui devrait figurer dans le dictionnaire car il correspond très exactement à une position subjective, celle du type ... celle du maniement courant du langage. -

D.S : il était maître en sa maison

A.G : voilà !

R.S : Marlène, tu veux ?..

D.S : Marlène était une soixante huitarde

Marlène Belilos : je trouve intéressant dans ce que tu soulèves sur Deleuze, Guattari et Lacan, spontanément - il y avait en 68 ce que l'on appelait les *Spont*, je pense que j'aurais été de ce côté - le discours de Lacan apparaît très provocateur car ces jeunes ont l'impression de faire la révolution, ils sont dans un mouvement. Et Lacan vient leur dire - Attention à ce que vous faites, à quelle place vous êtes -.

Ce qui m'intéresse dans la question que tu poses sur Deleuze et sur le fait qu'il ne voit pas ce que dit Lacan de cette sémantique, de cette richesse du langage, de l'équivoque et des structures, c'est la place d'où tu parles, du lieu de ton énonciation.

Ce n'est pas un hasard si Guattari se retrouve à La Borde, cette clinique qui n'utilise pas l'antipsychiatrie mais quelque chose de ressemblant, où soignants et soignés n'étaient pas identifiables,

D.S : un film a été réalisé là-dessus, tu en connais le titre ?

M.B : j'ai passé dix jours à La Borde avec un journaliste qui réalisait ce reportage, tu te sentais en pleine empathie etc .. Soignants et soignés étaient à 'égalité', en fait la place du soignant était masquée, il n'était plus identifié par une blouse blanche, il n'y avait pas de blouse, et quand on déjeunait tous ensemble, on ne savait pas qui était qui. Néanmoins on faisait subir aux soignés des électrochocs,

D.S : il y avait des médicaments, on passait le soir avec les pilules

M.B : oui, la place du maître était bien là, elle était simplement masquée. Il y avait ce qu'ils appelaient des UPB, Unités psychiatriques de base, ils avaient tout un vocabulaire repris de ce qui s'élaborait à cette époque, et on avait l'impression que les soignés avaient le pouvoir. Ce qui était faux ! Ils étaient médicamentés à mort, subissaient des électrochocs, le directeur, Oury ..

F.A : le film s'appelle *La moindre des choses*, de Nicolas Philibert.

M.B : et Guattari travaillait là

D.S : Guattari est mort en 1992 à la clinique de La Borde, il y habitait. Il croyait à la psychothérapie institutionnelle et n'a jamais abandonné cette idée. Dans ce film *La moindre des choses* - c'était l'époque du démantèlement des asiles - ils montrent que les patients ayant toujours vécu là-bas ne voulaient pas partir. Ils se considéraient faisant partie de .. Et Guattari, je pense, a été pris dans le même mouvement.

M.B : ce que je trouve intéressant du point de vue du discours que l'on a ici aujourd'hui, c'est cette confusion de la structure. J'ai marché à fonds là-dedans car c'était effectivement d'une sympathie absolue. De plus, tous ces soignés circulaient dans le village, qui se situe près des châteaux de la Loire, c'est un endroit magnifique, ils faisaient du cheval .. Il y avait une atmosphère ..

D.S : ici en Suisse, un petit groupe a essayé ce système, ils ont été expulsés, j'avais été les voir, demandé qui était qui ..

Un petit garçon tout nu se baladait avec un verre de lait ..
J'avais appris qu'ils soignaient des autistes.

M.B : le discours de Lacan, réactionnaire comme tu le dis Alain, d'une certaine manière on se dit ce n'est pas possible, il casse le plaisir, il casse la machine.

Si je prends ici les mouvements que j'ai un peu incités .. Lôzane bouge .. C'était aussi cela, une certaine sympathie, on allait révolutionner, changer les choses, il n'y aurait plus de maître, et parallèlement on s'adressait au maître.

Alain, je suis curieuse de savoir comment vous réagissiez quand Lacan parlait ainsi

D.S : il cassait l'ambiance

A.G : oui, à ce moment-là si je me souviens bien, je n'ai pas assisté à cette séance. J'étais à l'Université d'Aix-en-Provence, c'est peut-être pour cela que je reconstruis cette séance ..
Donc je suis venu après.

Vincennes était toujours Vincennes, cela continuait à remuer beaucoup.

En mai 68 et immédiatement après, tous ceux qui étaient très proches de Lacan se sont sentis très loin, il ne nous suivait pas, il a commencé à s'intéresser mais toujours en nous laissant comprendre que l'on allait droit dans le mur ..

Jacques-Alain Miller et moi-même appartenions à la gauche prolétarienne, chose totalement étrangère à Lacan et qui lui inspirait presque une sorte de désespoir, disant - il y a deux ans, ils étaient tellement bien avec moi, les voir maintenant perdre leur temps et s'aveugler .. -

D.S : mais vous ne trouvez pas que justement avec 68, il a été, en passant du Séminaire XVI *D'un Autre à l'autre* au Séminaire XVII (assez différent), forcé de dire, de conceptualiser quelque chose déjà là, mais d'une manière aujourd'hui encore vivante ? C'est un instrument qui peut traverser, comme vous le dites, tous les temps

A.G : oui

D.S : je pense qu'il a tout de même été forcé à conceptualiser *les quatre discours*.

A.G : oui, c'est comme De Gaulle revenant après .. Pas De Gaulle mais ..

Je n'ai aucune sévérité, et ne suis de loin pas péjoratif, mais c'est quelque chose de réactionnaire. Mettre un peu d'ordre dans ce merd...

D.S : oui, mais il a donné un appareil simple

A.G : alors que dans la suite de son enseignement il ait rendu .. Qu'il y ait eu un effet d'après-coup sur ce qu'il a enseigné avec la promotion de la jouissance, du réel, du sinthome .. Il y a là certainement quelque chose qui a travaillé, il n'était absolument pas indifférent à ce qui se passait.

R.S : Anne aimerait ..

Anne Ansermet : j'étais en train de me dire vous avez tout de même fait *Les Cahiers pour l'analyse*

A.G : oui

A.A : à ce moment-là

A.G : non, un peu avant

A.A : mais vous poursuiviez votre

A.G : non

A.A : vous aviez arrêté ?

A.G : oui, le dernier des *Cahiers pour l'analyse*, le numéro dix, avec pour titre *La formalisation*, ultra logiciste etc .. Il est paru en 69, mais il était prêt avant mai 68 et nous avons décidé de ne pas le publier. C'est après mai 68, par une sorte de ..

Nous avons dit - on a cela dans notre tiroir, cela vaut peut-être le coup -

Nous l'avons publié.

Les *Cahiers pour l'analyse* ont débuté en janvier 1966, avec une parution régulière, mais en 68 nous n'avions plus

A.A : vous ne vouliez plus

A.G : nous étions aspirés par autre chose

D.S : par la liberté !

A.G : j'aurais aimé signaler .. car en fait je n'ai pas commenté quelque chose qui m'aurait conduit dans une autre direction, mais j'avais donné pour titre à mon intervention *L'illumination de Vincennes* qui, pour les gens ayant lu Rousseau, n'est pas indifférent. Ni pour ceux qui connaissent Diderot.

J'aurais voulu m'interroger sur les rapports ou plutôt les non-rapports étranges de Lacan avec Rousseau alors que, précisément dans les *Cahiers pour l'analyse*, Rousseau est très présent à travers des publications de Levi Strauss, de Derrida, de Martial Guérault etc ..

Nous-mêmes avons republié *L'essai sur l'origine des langues* ...

Je laisse cela de côté.

Pour élucider quelque peu le titre que j'avais choisi - *L'illumination de Vincennes* - c'est quelque chose qui a marqué un basculement radical dans la vie et l'oeuvre de Rousseau, puisque cela a été inaugural pour son oeuvre.

Il était très lié avec Diderot. C'était un peu la Bohème à l'époque à Paris, et Diderot publie un texte très audacieux, en fait il ne le publie pas, il le fait circuler sous le manteau.

Ce texte s'intitule *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui y voient* où, paradoxalement, l'aveugle est promu comme celui qui voit mieux que celui qui y voit.

Comme il est question de choses tout à fait dérangeantes pour l'ordre public et la religion de l'époque, il est enfermé, emprisonné au donjon de Vincennes.

Très ennuyeux pour lui car il est en même temps le directeur de l'Encyclopédie, la fameuse Grande Encyclopédie qui sera le monument des Lumières, où tout le savoir va pouvoir être accessible à un large public.

Et c'est en allant voir son cher ami Diderot que Rousseau prend la route de Vincennes, cette route droite, il faisait encore assez chaud, on était en octobre, il emporte de quoi lire, et en marchant il lit un journal le *Mercure de France* de l'époque, dans lequel il y avait une question mise au concours - *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer les mœurs ?* -, question tout à fait sur le *Malaise dans la civilisation* ..

Tout en lisant et en marchant, Rousseau tombe sur cette question et, immédiatement, il est saisi d'un éblouissement tel, décrit-il dans les *Confessions*, qu'il ne tient plus debout et va s'effondrer sous un chêne et, dans une sorte d'illumination, note ce qui sera le noyau de ce qui va le propulser de manière scandaleuse aux yeux du public de l'époque, et qui sera son *Premier discours*, discours sur les sciences et les arts. Il y montre que c'est une illusion de croire que le progrès des sciences et des arts vous nous apporter le bonheur ..

Il y a une lecture tout à fait freudo-lacanienne avec les lathouses etc ..

Les lathouses, à l'époque il y en avait déjà, d'une certaine manière.

Et il publie ce discours, c'est véritablement l'illumination, le chemin de Vincennes provoque quelque chose où il touche vraiment un réel, la façon dont il décrit cette rencontre qui le fait jouir d'une manière telle qu'il en meurt presque.

Cela va donner lieu à cette première publication, avec en exergue un vers tiré du latin qui pourrait être parfaitement repris par Lacan, qui pourrait en faire, lui-aussi, sa devise à cette époque, avant et même après, ce sont les mots suivants :

« *Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis.* »

Je pourrais vous l'écrire au tableau.

Barbarus hic ego sum, le hic désigne la place où je suis. C'est un shifteur qui désigne le lieu de l'énonciation.

Je suis ici un barbare, ou *ici c'est moi le barbare*, parce que je ne suis pas compris de ces gens-là.

Barbarus en latin, comme en grec d'ailleurs, ne veut pas dire uniquement le barbare au sens où on l'entend aujourd'hui, celui qui saccage tout.

Non, le barbare pour les Grecs est celui qui ne parle pas le grec, mais une autre langue, qui n'est pas entendue.

Je crois que - je ne mets pas à la place de Lacan - Lacan s'est inscrit à cette place, comme Rousseau d'ailleurs. Là-dessus ils sont tout à fait d'accord.

Bien sûr, Rousseau était très fier de ne pas être compris.

Cette singularité, cette solitude seront les siennes jusqu'au bout ..

D.S : tout en disant que c'est une place impossible à tenir, et une place d'impuissance : à ne pas être compris, on se sent impuissant

A.G : oui, bien sûr c'est la place de l'impuissance, mais en même temps c'est uniquement en n'étant pas compris que l'on produit des effets.

Parlant de la réception de ses *Écrits* en 1966, à leur publication, Lacan dit dans l'un de ses séminaires, *de l'Autre à l'autre* peut-être,

- Je n'ai pas été compris de ceux qui auraient pu, semble-t-il, me comprendre, c'est-à-dire les psychanalystes. J'ai été compris de ceux qui n'y comprenaient rien -.

Il ne dit pas

- J'ai été compris d'eux -

mais

- Quand on comprend quelque chose, c'est que l'on n'a rien appris. -

C'est-à-dire que l'on ne comprend que ce que l'on sait déjà.

Pour accéder à un nouveau savoir, il faut précisément ne rien comprendre.

Ne rien comprendre sur le moment, car cela produit un effet - qui est peut-être un effet d'angoisse etc .. - effet qui va se mettre à travailler.

Lacan disait - Je deviendrai transparent, clair dans dix ans. -

R.S : c'était optimiste !

D.S : François ?

François Ansermet : merci beaucoup pour toute cette .. De t'entendre à nouveau. Je ne sais comment dire, mais cela me fait plaisir !

Pour faire le pont entre les deux exposés, avec la façon dont tu as présenté, j'aimerais deux précisions.

- La première, cette notion frappe : *on se perd dans le détail* versus *on se perd dans la généralité*. Car c'est peut-être un message adressé à la psychanalyse aujourd'hui, pas mal de temps après 68, mais se perdre dans les généralités, Renato a dit c'est un discours littéraire. Je dirais plutôt c'est un discours clinique car la façon dont tu as posé les choses, c'est de prendre depuis le point le plus particulier, le point de détail. Tu situes Justine qui passe avec ses quatre pattes - comme les quatre discours, les quatre points des formules des discours -, à partir de quoi tu construis toute une élaboration sur Sade ..

Donc c'est un mode d'abord de Lacan, qui part de Lacan pour, comment dire ? réinventer, retravailler le processus-même qui a été celui de la fabrication de quelque chose ayant abouti à une oeuvre tout à fait particulière dans la psychanalyse.

Ce n'est pas enseigner Lacan : voilà tel concept, voilà tel concept, ceci a été dit en 64, cela en 68 .. Mais au contraire remettre en jeu cette force d'un processus de pensée tout à fait unique, qui est celui de la psychanalyse, et qui reste encore une question pour chacun.

La psychanalyse n'est pas un système, ni une philosophie, ni une psychiatrie, mais un certain mode de penser.

Cette formule m'a frappé - *se perdre dans la généralité plutôt que dans le détail* -.

- Ma deuxième question est de mettre en pont vos deux discours, car en écoutant ces illuminations de 68, tu mets tout de même en avant la *Tuché*. Et, au fond, Daisy a très bien situé le Séminaire de 64, *Les quatre concepts*, comme un séminaire sur l'inconscient avec une nouvelle définition de l'inconscient, qui n'est pas l'inconscient freudien, c'est-à-dire celui des déterminations inconscientes et de la causalité inconsciente du XIXème en continuité avec des .. mais c'est l'inconscient qui ouvre une faille, l'inconscient réel, l'inconscient *tuché*, l'inconscient .. Dans les deux trois premiers chapitres du *Séminaire XI*, il y a toutes les déclinaisons de la faille et de la discontinuité. Et je me suis demandé en confrontant les deux exposés en quoi il y a un effet de rencontre particulière, qu'est-ce que ce moment d'invention ? car finalement Lacan aurait pu le dire en 53. Il l'a dit, énormément, en 68.

D.S : je voulais juste .. J'étais très surprise de rencontrer cette citation dans *L'anti-Oedipe* de 72 dans cette formule qui, pour moi, est une formule lacanienne (à son insu) .

« *L'inconscient machine, il est machinique ni imaginaire ni symbolique (s'il est machinique, pour moi c'est l'inconscient automate) Il est le réel en lui-même, le réel impossible et sa production.* »

Je le lis comme du Lacan d'une dizaine d'années auparavant, en 72.

Raison pour laquelle je trouve étonnant de trouver cette citation dans *L'anti-Oedipe*, car il veut justifier la question des machines désirantes, de l'inconscient machine et du réel. Donc il fait comme une sorte de patchwork dans les deux choses. Il ne parle pas de la *Tuché*.

D'après ce que j'ai compris, ce réel pour lui est une sorte de machine, comme le corps sans organe, autre concept de Deleuze. Cette espèce de machine tourne toute seule, et pour moi les machines désirantes qu'il symbolise à l'époque par le magnétophone - on n'avait pas encore l'oeil de Lily Naggar qui nous regarde ! - incarnant une machine désirante. Il y avait comme une prémonition de ce que les neuroscientifiques font maintenant, accouplage entre la machine et le désir du sujet. C'était quelque chose de très étrange pour moi. Encore aujourd'hui, je ne sais pas si je comprends ! Si ce n'est dans la construction que je fais. C'est peut-être tout à fait faux. Si Deleuze entendait ...

A.G : il faudrait que je revoie cela, mais évidemment l'expression *machine désirante* est un peu difficile à reformuler en termes lacaniens. Il y a quelque chose de machinal dans *l'automaton* si l'on veut, mais ce n'est jamais une machine désirante. On pourrait dire que ce sont des *machines qui laissent à désirer*

D.S : qui se font désirer. Il dit : les lathouses, c'est pour combler votre désir

A.G : qui laissent à désirer. Qui *vous laissent à désirer*.

D.S : voilà

A,G : c'est-à-dire qui vous créent des espèces de trous sur lesquels vous vous précipitez

D.S : on se branche dessus

A.G : voilà, sur lesquels on se branche. Aujourd'hui cela marche parfaitement

D.S : voilà. Mais je me demande comment ils ont pu déjà avoir cette idée car cela n'existait pas. J'entends dans *désirante* quelque chose de l'ordre du désir, car lorsqu'il donne l'exemple de l'homme au magnétophone, il sort ce magnétophone de la séance, pour se prouver ce qui se passe pendant la séance. C'est la NSA d'aujourd'hui. Il y a quelque chose ... Du reste, il y a beaucoup d'anecdotes là-dessus, Manuel Barros ou avec ce scandale de la NSA. Il paraît qu'il est entré dans l'enceinte de .. et il a commencé à chercher des micros cachés. Et la journaliste dit - oh ! Que c'est mignon ! - Car aujourd'hui nous avons une cyber armée, dirigée par Alexandre le Guic, général américain, ils sont tous habillés en tenue de camouflage (peut-être pour la photo !) derrière leurs ordinateurs, et en fait ces machines sont là pour sauver, contrôler .. Mais il y a un désir derrière cela, c'est-à-dire le désir du maître, le désir du contrôle,

R.S : c'est différent de la machine derrière le désir.

D.S : oui mais cela se mord un peu la queue

R.S : si j'ai bien compris ce que vous disiez, il y a presque une contradiction entre la machine et le désir, la machine désirante

A.G : oui, il me semble que, en termes lacaniens, machine désirante telle que l'on peut l'interpréter chez Deleuze, cela coïncide, à moins d'utiliser le mot *désirant* d'une manière extrêmement large. Car le désir, tel que le construit Lacan à cette période de son enseignement, naît, n'apparaît que chez un parlêtre comme il le dira plus tard, pour un sujet divisé par sa prise dans la chaîne signifiante. Cette division engendrant une part de lui-même perdue, pour aller très vite, qui représente, constitue son objet petit a. La division du sujet, vous êtes divisé, vous perdez quelque chose, on appellera cela castration si l'on veut. Et puis il y a ce petit a qui vient cacher le moins phi, et qui est la cause du désir.

Donc une machine désirante, cela ne va pas. Ou alors l'ensemble du sujet serait une espèce de machine désirante structurée par le langage, et puis cela se mettrait à fonctionner .. On pourrait dire que l'ensemble est une machine désirante, mais il ne me semble pas que Deleuze l'entende ainsi.

R.S : à moins aussi d'élargir le concept de machine, si l'on pense que de nos jours la neurobiologie est en train de secouer la psychanalyse à propos du dualisme (il y avait déjà Descartes) corps - psychisme, maintenant cela devient un monisme .. L'humain devient une machine désirante

A.G : c'est vrai, en élargissant le concept de machine, ou même en parlant de ces machines logiques comme la machine de Turing etc .. effectivement. C'est d'ailleurs quelque chose qui ne présuppose pas un sujet constituant. Le sujet constitué par la machine est .. Quand la machine se met à tourner, elle tourne sans doute tout de même alimentée par le cœur etc .. Il y a un corps qui fait tourner la chose, mais disons à ce moment-là on pourrait non pas se faire recouvrir complètement mais se faire rapprocher l'un et l'autre.

Olivier Clerc : ou alors peut-être pour faire une métaphore, on pourrait simplement dire que Lacan aurait pu reprendre l'idée de la machine en disant : la mécanique désirante, c'est celle-ci, celle des *quatre discours* dont on ne sort pas. Dans ce sens, il aurait pu faire une métaphore en disant : ma mécanique est celle des *quatre discours*. Ce qui ne veut pas dire que c'est équivalent

A.G : peut-être. Ce qu'il y a de machine là-dedans c'est que tout est enchaîné.

D.S : et cela tourne dans le sens des aiguilles d'une montre. Il y a quelque chose de mécanique au sens où la permutation se fait toujours dans un sens

A.G : oui

O.C : j'ai pensé à une chose, je ne sais pas si vous serez d'accord, il y aurait eu une nouvelle d'Edgar Poe, une histoire courte dont Lacan aurait certainement fait un joli petit apologue, pour montrer une sorte d'impasse.

À l'époque où Lacan parle de *je-cratie*, et où l'on parle de révolution à l'envers, à l'envers de son discours, on parle de révolution pleine d'espoir, on parlait aussi beaucoup de mettre la folie au pouvoir. Ce fut l'un des leitmotivs, la folie contient la vérité. Et dans cette nouvelle

d'Edgar Poe, *Le système du Dr Goudron et du professeur Plume*, on a la visite du narrateur dans un asile d'aliénés, le directeur le reçoit, lui fait voir toutes les choses, et à un moment à la suite d'un repas complètement délirant, les portes pètent, les portes des cellules s'ouvrent, et le personnel soignant, qui a été enfermé, enfin se libère. On se rend compte que les fous avaient pris le pouvoir et avaient enfermé le personnel soignant.

Le révolutionnaire trouverait là un apologue sensationnel pour dire

- La folie avait pris le pouvoir -

Mais à partir des *quatre discours*, Lacan aurait dit

- C'est un cul-de-sac, car au fond nous aurions la même chose : un pouvoir échangé contre un autre.

Ce qui prouve que le fou au pouvoir est tout aussi maître, quand il est au pouvoir, et le maître au pouvoir est aussi fou que l'autre.

Mais à partir de ce quadripode, on peut démonter cela.

Et quelque part ailleurs dans le *Séminaire*, je ne sais plus où exactement, qui ferait le pendant de la *je-cratie*, Lacan dit

- La philosophie, c'est une entreprise fascinatoire du service du maître. -

Ce qui remet exactement la chose à sa place.

A.G : oui, la philosophie c'est une manière de vampiriser le savoir de l'esclave pour se l'approprier. Mais en même temps Lacan se pose la question, le maître antique, c'est celui qui n'a rien à foutre, qui laisse tout le travail à l'esclave et récupère la production de savoir de l'esclave. Mais Lacan remarque : pourquoi donc le maître en vient-il à un moment désirer le savoir ? Puisque tout le savoir, c'est l'autre qui s'en occupe, lui n'a rien à faire.

Il explique que la philosophie, au fond, transforme le discours du maître en discours ... fait glisser le discours du maître abruti qui ne veut rien en savoir en un discours du maître qui désire du savoir, qui désire qu'on lui produise du savoir etc ..

On va déboucher là-dessus sur le discours du capitalisme, que Lacan n'a pas véritablement formulé mais qu'il essaye tout de même de situer quelque part.

C'est tout à fait intéressant. Il ne fait pas non plus ses discours comme des instruments permettant de décoder toute l'histoire humaine. Ce serait idiot.

Mais prenez par exemple au XVIIIème siècle, prenez *Jacques le fataliste* de Diderot.

Jacques le fataliste et son maître.

Vous avez un maître et son Jacques, c'est évidemment le Jacques qui produit du savoir en permanence. Le couple du maître et du valet au XVIIIème siècle, au moment où va précisément se préparer ce que l'on appellera la révolution etc ..

Prenez le théâtre de Marivaux.

Les servantes et les serviteurs qui, eux, en savent long sur le désir de leur maître ou de leur maîtresse, désir auquel le maître et la maîtresse sont complètement aveugles. Raison pour laquelle les servantes se déguisent en maîtresses ..

Il y a une très belle pièce là-dessus

D.S : *L'île des esclaves*

A.G : *L'île des esclaves*, où en effet les esclaves ont pris le pouvoir ..

Cela dit, ces *quatre discours* sont extrêmement séduisants car on commence à les manipuler, c'est très amusant, cela fonctionne, cela permet de faire parler des textes

D.S : oui, mais il parlait déjà du discours de la science, en disant voilà, elle est au commandement, qui peut parfois être du côté du discours de maître mais parfois du côté du savoir, et c'est le discours universitaire. C'est-à-dire que le discours de la science est localisable en tant qu'agent dans ces deux places. Encore aujourd'hui. Là, il le met plutôt à la place du commandement, de l'agent. Mais qui peut résister à cela puisque

A.G : je crois que dans le discours de la science, il y a ce que la science produit comme objets de technologie, tous les gadgets etc .. C'est le discours de la science en tant qu'il fait lien social.

Il me semble qu'il y a un discours de la science, mais peut-on encore l'appeler discours ? qui précisément ne fait pas lien social, qui est complètement psychotique, qui est non pas le discours de la science mais l'activité scientifique. Le savant précisément qui se fiche des conséquences techniques de ses découvertes

D.S : mais qui veut trouver la formule

A.G : voilà, le mathématicien qui peut être complètement psychotique, qui n'est pas dans le lien social.

Donc ce que l'on appelle La Science a son versant psychotique et son versant inscriptible dans le lien social, et en tant qu'elle s'inscrit dans le lien social, effectivement là, le savoir qui vient du psychotique, enfin du savant ayant découvert un machin, la bombe atomique .. peut être mis, là si on met le maître politique dessous, figure de SI, c'est vrai que le maître politique peut utiliser le savoir pour manipuler ses sujets ..

Il faut distinguer car Lacan a suffisamment réfléchi sur le discours de la science qui suppose une totale aphanisis du sujet, la forclusion de la dimension du sujet.

D.S : oui, il y a deux versants, et parfois quand on écoute un discours très anti-science, d'un côté c'est le côté scientifique capitaliste qui s'érige comme commandement, et d'un autre côté ce versant un peu psychotique

A.G : c'est le savant fou

D.S : on ne sait pas où l'on va, on veut simplement découvrir ces lois

A.G : voilà, c'est Newton ..

D.S : par contre le côté mis au service de faire lien social dans le discours, c'est autre chose.

A.G : oui, on pourrait se poser la même question pour la psychanalyse après tout. Comment la psychanalyse dégénère-t-elle ? Elle peut glisser du côté du discours du maître, d'ailleurs d'une certaine manière elle le connaît le discours du maître : c'est l'hypnose dont Freud a dû se débarrasser,

D.S : elle peut aussi glisser du côté universitaire,

A.G : oui, du côté hystérique, on n'a pas beaucoup parlé de l'hystérique. J'avais de beaux textes sur l'hystérique, mais enfin ..

D.S : on va vous réinviter

A.G : non ! Ce n'est pas pour vendre ma marchandise, mais on n'en a pas beaucoup parlé.

M.B : si, vendez ! Surtout l'hystérique !

D.S : cela fait lien social

A.G : je crois que nous devons nous arrêter maintenant

R.S : oui, mais justement la prochaine fois ce sera sur l'hystérique

A. G : non !

R.S : pourquoi pas ?

A.G : ce sera refroidi !

R.S et D.S : Merci, merci beaucoup !

Applaudissements

Transcrit par Lily Naggar